

Au Brésil, poètes et écrivains racontent les favelas



Fête littéraire internationale des périphéries organisée tous les ans depuis 2012 à Rio de Janeiro. Tasso Marcelo/AFP

— Dans la périphérie des grandes mégapoles brésiliennes, poètes et écrivains sont de plus en plus nombreux, créant un véritable courant culturel.

— Mais leur production reste encore souvent ignorée des grandes maisons d'édition.

Rio de Janeiro
De notre correspondante

Werlington França vainc sa timidité ce soir et s'avance vers le micro. Il raconte son histoire. Débarqué à la Cité de Dieu à 9 ans, il y vit depuis de petits boulots, a lutté avec ses mots contre la dictature militaire et a publié un livre en 2010. Puis, il déclame un de ses poèmes.

À 58 ans, il est l'invité d'honneur du *sarau* de ce soir, une « scène ouverte » consacrée à la poésie, où chacun peut venir réciter des vers, les siens ou ceux des autres, chanter, slammer, jouer une scène de théâtre... Certains chantent

leurs amours et leurs déboires, d'autres dénoncent la crise politique. Connue du monde entier à travers l'extrême violence, les trafiquants et les armes du film *La Cité de Dieu* (2001), la favela vibre ce soir aux rythmes saccadés des strophes et des rimes.

Viviane Sales, 25 ans, est née ici. Poussée par ses professeurs, elle commence à écrire à 18 ans, et à 20 ans, alors qu'elle est encore étudiante à la fac où elle a pu aller grâce à une bourse d'État, elle crée le *sarau* Poesia da esquina (poésie du coin de la rue) de la Cité de Dieu. Organisé une fois par mois, dans un bar de la favela, l'événement est devenu une institution ici et rassemble jusqu'à 150 personnes. « Je me suis rendu compte qu'il y avait plein de talents dans la favela et qu'il fallait les réunir. » Elle s'est inspirée du *sarau* Cooperifa, né dans une favela de São Paulo en 2001, et dont le format a été depuis copié dans de nombreuses grandes villes brésiliennes. Viviane teste ce soir un nouveau format : le *sarau* itiné-

rant, un micro installé devant un van décoré et illuminé, pour « *emener la littérature et la poésie dans d'autres coins de la favela et de Rio* », dit-elle.

À Rio de Janeiro, près de 130 *saraus* ont éclorés un peu partout ces dernières années, principalement dans la périphérie. La production littéraire y est si florissante, sous des formes si diverses – romans, contes, poésies, bande dessinée – qu'une foire, la Fête littéraire internationale des périphéries, la Flupp, la célèbre depuis 2012.

« Une nouvelle génération a émergé dans la périphérie, observe l'écrivain Julio Ludemir, un des fondateurs de la Flupp. Ils ont bénéficié des programmes sociaux et des bourses des années Lula, des quotas pour les Noirs, sont allés à l'université. Ils se sont appropriés les réseaux sociaux où, pour la première fois, ils ont la possibilité de proposer leur propre représentation de la favela et de la périphérie. »

Viviane refuse l'étiquette « littérature de périphérie ». « Ceux qui

« Cette ambiance si typique de la vie carioca est totalement inédite dans la littérature. »

nous appellent comme ça habitent le centre. Pour nous, le centre, c'est ici, s'énerve-t-elle. C'est de la littérature, point. » Mais, pour Julio Ludemir, il n'y a rien de péjoratif dans cette dénomination. « Ces nouveaux auteurs décrivent des scènes de la vie quotidienne, des personnages qui étaient absents de la littérature brésilienne. »

Depuis le succès du livre qui a inspiré le film *La Cité de Dieu*, de Paulo Lins, les thèmes abordés par ces nouveaux auteurs dépassent les poncifs de la violence et du trafic de drogue. Julio Ludemir rapporte par exemple la scène décrite dans une nouvelle d'Ana Paula Lisboa, une auteure du com-

le mot

Favela

Une favela, c'est un bidonville au Brésil, comme chacun sait. L'origine du mot en revanche est moins connue, il vient du portugais *favo*, « alvéole », issu du latin *favus*, qui signifie « rayon ou gâteau de miel ». L'image d'une ruche, bourdonnante, industrielle mais aussi misérable, s'impose pour évoquer cette agglomération de constructions sommaires et pauvres. Les favelas sont partie intégrante des mégapoles brésiliennes. Celles de Rio, les plus célèbres, sont construites sur les hauteurs de la ville.

plexe de favelas de la Maré à Rio : une jeune femme dans un van – moyen de transport privé privilégié dans les quartiers périphériques pour parer aux manques du système public – étale bruyamment sa vie privée dans son smartphone. « Cette ambiance si typique de la vie carioca est totalement inédite dans la littérature », explique-t-il.

Jusqu'ici abordée dans les faits divers ou les études sociologiques, la favela se raconte désormais par elle-même, loin des images toutes faites. Et bouscule le paysage littéraire brésilien. Le mouvement intrigue, attire. « Aujourd'hui, c'est la zone sud (les quartiers chics de Rio, NDLR) qui vient à la Cité de Dieu, et plus l'inverse », se félicite Viviane Sales.

Mais les grandes maisons d'édition traditionnelles l'ignorent encore. « Au Festival littéraire international de Paraty, le grand rendez-vous littéraire du Brésil, cette année aucun auteur noir n'est invité », regrette Julio Ludemir. La Flupp édite chaque année plusieurs auteurs et d'autres maisons se sont spécialisées dans la littérature de périphérie, comme les dynamiques Éditions Anaconda à Paris, qui publient des auteurs en français. Viviane Sales compte aussi ouvrir sa propre maison d'édition cette année. Werlington França en est sûr : « Il y a de l'or ici. »

Aglæe de Chalus